

## Pour la première fois depuis la Nakba, la Palestine semble gagner la guerre à l'écran. Mais des questions éthiques se posent, qu'il s'agisse de la moralité de la représentation ou de l'immoralité de l'omission.

Joseph Fahim, critique et programmeur de cinéma égyptien.

# LA GUERRE À L'ÉCRAN

La guerre à l'écran entre Israël et la Palestine est aussi longue que le conflit réel entre les deux nations. Au cours du demi-siècle qui a suivi la création d'Israël en 1948, l'État sioniste a complètement contrôlé le récit cinématographique, en partie en raison des récentes séquelles de l'Holocauste et de la croyance des producteurs et des stars juifs des États-Unis dans le concept utopique d'une nation juive.

Des productions hollywoodiennes telles que *Exodus* (1960) d'Otto Preminger, avec Paul Newman, *Le Jongleur* (1953) d'Edward Dmytryk et *L'ombre d'un géant* (1966) de Melville Shavelson, toutes deux avec Kirk Douglas, ont établi l'incarnation principale du mythe d'Israël : une terre pure peuplée d'hommes brisés et traumatisés qui défendaient leur foyer contre les griffes des Arabes brutaux et envahisseurs.

Dans les années 1970, après le massacre de Munich en 1972, les Palestiniens se sont imposés comme la nouvelle espèce dominante de terroristes internationaux dans des films tels que *Black Sunday* (1977) de John Frankenheimer et *Le convoi de la peur* (1977) de William Friedkin.

L'arrivée des longs métrages palestiniens dans les années 1980, avec *La mémoire fertile* (1981) de Michel Khleifi et *Retour à Haïfa* (1982) de Kassem Hawal, a présenté pour la première fois au monde des récits cinématographiques palestiniens complets. Au cours des 40 années suivantes, et malgré le contrôle constant du monde occidental et les sévères restrictions financières, les films palestiniens ont connu un essor, tandis que le récit nationaliste israélien s'est progressivement démo-

dé et est tombé en disgrâce auprès des critiques et des spectateurs.

### LE CINÉMA ISRAËLIEN PENDANT LA GUERRE

Avant le 7 octobre, la grande majorité des films israéliens acclamés internationalement étaient de tendance gauchiste. Les auteurs israéliens les plus célèbres du XXI<sup>ème</sup> siècle se sont fait connaître pour leurs critiques virulentes à l'égard de leur gouvernement et du projet sioniste en déclin moral : Nadav Lapid, lauréat de l'Ours d'or à Berlin pour *Synonymes* (2019) et lauréat à Cannes pour *Le genou d'Ahed* (2021) ; *Lebanon* (2009), lauréat du Lion d'or à Venise, et *Foxtrot* (2017), lauréat du Lion d'argent, de Samuel Maoz ; *Et il y eut un matin* (2021), l'histoire palestinienne d'Eran Kolirin ; et *The Gatekeepers* (2012), nommé aux Oscars, de Dror Moreh.

Il était donc très peu probable que les films israéliens sortis après le 7 octobre défendent les actions des Forces de défense israéliennes (FDI) et les fondements du sionisme. Bien que certains films présentant le point de vue israélien sur la guerre qui a suivi aient vu le jour, ils ont été largement ignorés par les festivals internationaux et les plateformes de *streaming*, car le nombre de morts à Gaza et la famine systématique de ses citoyens ont fait pencher l'opinion publique mondiale en faveur de la cause palestinienne.

Le film le plus remarquable sorti pendant les deux années de guerre n'avait en fait que peu de rapport avec Gaza. Réalisé par un collectif d'activistes palestiniens et israéliens composé de Basel Adra, Yuval Abraham,

## Bien qu'elles soient depuis longtemps associées à la cause palestinienne, les notions de liberté et de résistance ne sont jamais évoquées dans les films de l'anthologie 'From Ground Zero'. Un sentiment plus élémentaire relie ces épisodes : une lutte sisyphique pour la survie

Hamdan Ballal et Rachel Szor, *No Other Land* a été présenté en février 2024 au Festival du film de Berlin, suscitant une grande attente et un examen minutieux. *No Other Land*, un document édifiant sur la destruction du village occupé de Masafer Yatta, en Cisjordanie, par les colons juifs et les FDI, est un regard révélateur sur les violations et les graves injustices que les Palestiniens ont subies pendant plus d'un demi-siècle ; une accusation implacable des politiques racistes et illégales d'Israël à l'encontre de la population palestinienne non affiliée au Hamas, citoyens qui sont les principaux boucs émissaires des actions militaires israéliennes.

Le débat public qui a suivi la première s'est rapidement transformé en une dispute houleuse entre les défenseurs de la cause palestinienne et les apologistes de la machine militaire israélienne. La cérémonie de clôture, sans doute la plus agitée de l'histoire moderne du festival, n'a pas été moins controversée et s'est terminée par un discours virulent d'Abraham et d'Adra, le protagoniste du film, qui a demandé à l'Allemagne de suspendre ses exportations d'armes vers Israël.

Le maire de Berlin et d'autres membres du Parlement ont accusé Abraham, Adra et les nombreux lauréats et présentateurs qui ont exprimé leur solidarité avec la Palestine d'antisémitisme, ce qui a conduit la direction sortante du festival et les réalisateurs du film à considérer les actions des hommes politiques allemands comme une grave violation de la liberté d'expression.

*No Other Land*, qui a remporté l'Oscar du meilleur documentaire en 2025, a dominé le discours cinématographique sur la guerre tout au long de l'année 2024. Deux films abordant directement le conflit ont fait leur apparition à la fin de l'année. Le premier était *Of Dogs and Men*, de Dani Rosenberg, un docudrame sur une adolescente (Ori Avinoam) qui retourne dans son kibboutz après avoir échappé à l'attaque du Hamas pour rechercher son chien disparu.

Tourné dans le kibboutz Nir Oz quelques semaines après l'attaque, Rosenberg adopte une approche totalement humaniste pour traiter un sujet qui serait autrement très complexe. Le réalisateur, farouche opposant à la guerre menée par Israël à Gaza, tente de trouver un équilibre entre l'évocation du traumatisme causé par l'attaque du Hamas et le profond sentiment de perte, tout en reconnaissant les souffrances colossales infligées aux Palestiniens.

La tactique compatissante de Rosenberg laisse intrinsèquement de côté les questions politiques et morales épineuses liées aux actions du Hamas et à sa relation avec les politiques colonialistes d'Israël. Mais cette omission n'est ni malveillante ni réductrice ; Rosenberg s'efforce de trouver l'humanité commune aux deux par-

ties, en évitant le jeu des reproches mutuels. Cependant, les effusions de sang de l'année dernière rendent l'approche noble du réalisateur trop fantaisiste pour être crédible, et les nombreuses questions sans réponse font obstacle entre le spectateur et cette expérience cinématographique qui se veut immersive.

*From Ground Zero*, un film anthologique réalisé par 22 cinéastes amateurs palestiniens bloqués à Gaza et tourné après le 7 octobre, adopte une approche plus réaliste et directe. Produit par Rashid Masharawi, réalisateur de *Couvre-feu* (1994), le premier long métrage narratif palestinien tourné à Gaza, le film couvre divers genres, de l'animation et la fantaisie au réalisme social et au cinéma vérité, qui varient en termes de ton et de registre émotionnel.

Tout comme *Of Dogs and Men*, *From Ground Zero* estompe la frontière entre fiction et récit. Plus que le film de Rosenberg, l'anthologie ressemble à un cri collectif pour être vu, entendu et ne pas être oublié. Israël n'est jamais mentionné dans les films et aucun des cinéastes n'exprime de mépris direct envers son agresseur implacable.

Bien qu'elles soient depuis longtemps associées à la cause palestinienne, les notions de liberté et de résistance ne sont jamais évoquées dans les films de l'anthologie. Un sentiment plus élémentaire relie ces épisodes : une lutte sisyphique pour la survie.

Malgré leurs conditions extrêmement austères, les meilleurs segments de l'anthologie sont ceux qui rejettent la victimisation et montrent une adhésion héroïque à l'espoir ; un refus inspirateur de se laisser entraîner dans ce cercle infini de violence et de nihilisme. De tous les films réalisés après le 7 octobre, *From Ground Zero* est la chronique la plus authentique et la plus émouvante de la vie quotidienne des Palestiniens qui luttent pour survivre.

Beaucoup plus controversé, *The Bibi Files* est une dénonciation explosive des accusations de corruption portées contre Benjamin Nétanyahou. Réalisé par le documentariste sud-africain Alexis Bloom et produit par le réalisateur oscarisé Alex Gibney (*Taxi to the Dark Side*, *Going Clear: Scientology & the Prison of Belief*), le film s'appuie sur des images inédites d'interrogatoires policiers qui ont été fuitées à Gibney.

Bien que le film se concentre principalement sur l'ascension de Nétanyahou et sur la manière dont il a utilisé son alliance avec l'extrême droite pour se protéger des affaires de corruption, Bloom établit un lien entre la survie politique de Nétanyahou et le 7 octobre, ainsi que la guerre qui a suivi contre Gaza. Plusieurs personnes interrogées soulignent que le Qatar a continué à envoyer de l'argent au Hamas sous son mandat,

tandis qu'un survivant de l'attaque lui impute directement la responsabilité des événements du 7 octobre.

*The Bibi Files* a effrayé les distributeurs et les plateformes de *streaming* du monde entier plus que *No Other Land*, et il a été diffusé principalement sur de petites plateformes de documentaires. Nétanyahou a tenté de bloquer le film en intentant un procès pour le faire interdire, mais celui-ci a été rejeté. Le film est devenu un succès culte, largement partagé sur YouTube et les sites web pirates, et une référence clé dans le débat sur la guerre.

## EN 2025, LA GUERRE S'INTENSIFIE SUR LES ÉCRANS

Cette année, la guerre cinématographique entre la Palestine et Israël bat son plein avec pas moins de six films abordant des questions liées aux conséquences du 7 octobre.

Le Festival de Berlin a présenté deux documentaires sur les otages israéliens. Le premier,  *Holding Liat*, de Brandon Kramer, lauréat du prix du meilleur documentaire, se concentre sur les efforts du père de la militante pour la paix israélo-américaine Liat Beinon-Atzili pour récupérer sa fille, kidnappée par le Hamas le 7 octobre.

Pendant deux mois – Beinon-Atzili a été libérée le 30 novembre 2023 –, Kramer brosse le portrait d'une famille en crise, bouleversée tant par l'enlèvement de la fille qui donne son nom au film que par l'effondrement du rêve socialiste d'une coexistence pacifique dans le kibboutz.

Kramer s'efforce d'être impartial en présentant le point de vue de l'oncle de Beinon-Atzili, le professeur Joel Beinon de Stanford, qui rappelle aux spectateurs que le kibboutz a été construit sur les ruines de trois villages palestiniens.

Cependant, Beinon-Atzili et son père continuent de tergiverser sur la responsabilité du 7 octobre, s'opposant fermement à Nétanyahou et à sa guerre sanglante, mais tenant également les Palestiniens pour responsables d'avoir porté le Hamas au pouvoir.

À la fin du film, l'absence d'un contexte tangible et d'un cadre politique plus approfondi devient très évidente. Ni Kramer ni ses protagonistes n'expliquent comment le Hamas est né, ni ne s'attardent sur les conditions de misère dans lesquelles vivent les habitants de Gaza depuis 25 ans. Le résultat est une autre œuvre totalement déficiente, qui ne sait pas comment aborder un sujet aussi délicat.

Encore plus frustrant était *A Letter to David*, de Tom Shoval, un essai cinématographique sur l'acteur David Cunio, également enlevé par le Hamas le 7 octobre (et libéré après le cessez-le-feu d'octobre 2025). Le récit de Shoval, formulé comme une lettre adressée à Cunio absent, est interrompu par des vidéos amateurs de l'otage, ainsi que par des témoignages de ses proches qui racontent la destruction de leur maison et les violences qu'ils ont subies le 7 octobre.

*A Letter to David* est un exemple paradigmatique de la politique de mission. Tout comme *Liat*, Shoval ne fournit aucun contexte à l'enlèvement de Cunio ; son film existe dans un vide politique déconcertant. Le mot « Palestinien » n'est pas prononcé une seule fois tout au

long du film ; les Arabes sont relégués au rôle d'ennemis terroristes. Dans la scène la plus révoltante du film, on voit la mère de Cunio fumer tranquillement une cigarette sur la terrasse de sa maison du kibboutz, avec en fond sonore les bombardements de l'armée israélienne sur Gaza, à quelques kilomètres de là.

La guerre à l'écran s'est intensifiée avec la sortie simultanée de deux documentaires des États-Unis traitant des manifestations étudiantes de 2024. Le camp palestinien était représenté par *The Encampments*, le regard sincère de Kei Pritsker et Michael T. Workman sur les manifestations pro-palestiniennes de Columbia qui ont attiré l'attention du monde entier et provoqué d'interminables débats aux États-Unis.

Le film s'appuie sur les points de vue de quatre étudiants, dont le célèbre militant Mahmoud Khalil, qui a été arrêté par le Service de l'immigration et des douanes (ICE) en mars 2025 et libéré en juin. *The Encampments* explore le lien entre les motivations personnelles des quatre étudiants et la logique générale qui sous-tend un mouvement qui a fait campagne pour que Columbia retire 13,6 milliards de dollars d'investissements des fabricants d'armes et des entreprises technologiques ayant des liens commerciaux avec le gouvernement Nétanyahou.

Le film de Pritsker et Workman peut parfois tendre vers l'hagiographie dans sa représentation monotone des quatre étudiants, tandis que le fait d'éviter les questions duales du 7 octobre et les erreurs du mouvement protestataire laisse un vide important dans un récit par ailleurs compact et sincère.

On ne peut pas en dire autant de *October 8*, la propagande israélienne de Wendy Sachs qui contrebalance le récit de *The Encampments* en présentant les manifestations universitaires comme une initiative antisémite orchestrée par le Hamas et ses organisations terroristes affiliées.

Produit par l'actrice Debra Messing, célèbre pour *Will & Grace*, le film regorge d'innombrables faits dénaturés, de récits non vérifiés et d'accusations infondées, montés de manière très sensationnaliste en utilisant le même langage que celui attribué à la cause palestinienne.

Les inexactitudes historiques et les images manipulées se révèlent être une tentative désespérée de redorer le blason d'Israël et du sionisme, que l'un des interviewés qualifie de « mouvement pour les droits civiques ». *The Encampments* ne perd pas de temps à critiquer Israël et n'aborde pas de questions idéologiquement discutables. *October 8*, en revanche, est une tentative flagrante de ternir et de discréditer la cause palestinienne ; alors que *The Encampments* transmet de l'espoir, *October 8* déborde d'alarmisme.

La guerre cinématographique qui couve entre la Palestine et Israël s'est poursuivie cet automne avec la sortie de deux des films les plus médiatisés et controversés de l'année : *La voix de Hind Rajab* et *The Road Between Us: The Ultimate Rescue*.

Réalisé par la Tunisienne Kaouther Ben Hania, deux fois nominée aux Oscars, *La voix de Hind Rajab* est un hybride entre documentaire et fiction qui raconte les efforts déployés par des travailleurs humanitaires palestiniens pour sauver une fillette de six ans du même nom



Kaouther Ben Hania, réalisatrice de *La voix de Hind Rajab*, lors de la 82<sup>ème</sup> édition du Festival international du film de Venise. Venise, le 3 septembre 2025./DANIELE VENTURELLI/WIREIMAGE/GETTY IMAGES

en janvier 2024, qui a fait la une des journaux du monde entier lorsqu'elle a été retrouvée morte le mois suivant.

Le film utilise la voix réelle de Rajab comme moteur d'un drame claustrophobe – qui rappelle le thriller de Gustav Möller de 2018, *The Guilty* – qui souligne également la bureaucratie nocive imposée aux travailleurs humanitaires palestiniens par l'occupation qui existait bien avant le 7 octobre. Les images des véritables travailleurs humanitaires luttant pour faire face au chaos violent sont recrées plan par plan vers la fin du film.

Pour lui donner plus de visibilité, plusieurs stars et talents hollywoodiens se sont joints à la production exécutive du film, qui a remporté le Lion d'argent au Festival du film de Venise. Parmi eux figuraient les réalisateurs oscarisés Jonathan Glazer (*La Zone d'intérêt*) et Alfonso Cuarón (*Roma*), ainsi que Joaquin Phoenix, Rooney Mara et Brad Pitt.

Le film est un candidat sûr pour une nomination aux Oscars, voire pour une victoire. Il est indéniablement puissant et politiquement astucieux, établissant un lien entre le meurtre de la jeune protagoniste invisible et l'occupation plus générale de la Palestine, mais les méthodes de Ben Hania, comme dans ses films précédents, restent imprécises.

Le déploiement sans concession de la voix de Rajab provoque immédiatement des émotions fortes qui transcendent tout le film. Cependant, en raison de son utilisation excessive, cette voix perd de son impact à mi-parcours, dévoilant ainsi les artifices distrayants et fallacieux de l'esthétique de Ben Hania.

Le processus de Ben Hania soulève plusieurs questions éthiques : est-il légitime d'utiliser la voix réelle

d'un enfant mort dans un film, même si c'est pour la cause prétendument noble de sensibiliser le public aux horreurs inconcevables de Gaza ? Un tel excès peut-il être considéré comme une forme de pornographie ? Est-il raisonnable de promouvoir une cause louable tout en poursuivant son avancement professionnel ?

Plus problématique encore que *La voix de Hind Rajab*, *The Road Between Us* est le récit incendiaire de Barry Avrich sur une mission de sauvetage menée par le général de l'armée israélienne Noam Tibon pour sauver son fils Amir, résidant dans un kibboutz, et sa famille des griffes du Hamas le 7 octobre.

Les témoignages de Noam, Amir et sa famille s'entremêlent avec des images réelles de l'attaque du Hamas, ainsi que quelques reconstitutions obligatoires. Bien que certaines des personnes interrogées admettent l'échec des services de renseignement israéliens à repousser l'attaque et que la guerre qui a suivi visait en partie à remédier à cette erreur flagrante, le film s'abstient d'aborder la situation dans son ensemble et propose le même récit unidimensionnel et simpliste du 7 octobre. Contrairement à *October 8*, *The Road Between Us* ne déforme pas les faits et ne recourt pas à des tactiques de peur faciles, mais son réductionnisme est tout aussi trompeur que celui des films israéliens mentionnés ci-dessus.

Les perspectives d'avenir du conflit israélo-palestinien restent floues, alors que le cessez-le-feu instable semble de plus en plus fragile. Tout aussi incertain est l'avenir de cette guerre à l'écran, où la Palestine semble gagner pour la première fois depuis la Nakba. Alors que la guerre prend un nouveau tournant incertain, d'autres questions éthiques se posent, qu'il s'agisse de la moralité de la représentation ou de l'immoralité de l'omission.

Une chose est sûre cependant : la guerre cinématographique est loin d'être terminée. Au contraire, elle ne fait peut-être que commencer./